



HAL
open science

De l'imprimerie de L'Illustration à l'IUT Paris XIII

Christian Hottin

► **To cite this version:**

Christian Hottin. De l'imprimerie de L'Illustration à l'IUT Paris XIII. Livraisons d'Histoire de l'Architecture, 2006, n° 11, 1er semestre, p. 63-81. halshs-00086859

HAL Id: halshs-00086859

<https://shs.hal.science/halshs-00086859>

Submitted on 20 Jul 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

.... **WORK IN PROGRESS** ...

De l’imprimerie de L’Illustration à l’IUT PARIS XIII

Par Christian HOTTIN

MISSION ETHNOLOGIE

DIRECTION DE L’ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE

christian.hottin@culture.gouv.fr

Réhabilitations : la question du sens

Longtemps le remploi en institutions culturelles ou scientifiques de bâtiments déchus de leur fonction initiale s’est accompli sans que maîtres d’ouvrage et maîtres d’œuvre se posent ou posent la question des implications symboliques de ces transferts d’affectations. Profitant de l’étendue des domaines laissés vacants par les bouleversements institutionnels nés de la Révolution, on transformait les anciens hôtels particuliers en écoles d’ingénieurs (l’École Centrale trouva à l’hôtel du Juigné son premier asile et celles des Mines et des Ponts, depuis près de deux siècles, se sont nichées dans les hôtels de Fleury et de Vendôme), tandis que les couvents devenaient des bibliothèques ou des dépôts d’archives (oublié aujourd’hui en France¹, cet usage perdue en Belgique, à Mons ou à Huy par exemple)². Après la seconde guerre mondiale, grâce aux effets conjugués du plan Marshall, de la reconstruction et des politiques d’équipement volontaristes de la république gaullienne, on se voua tout entier aux bâtiments neufs, élevés en série selon des programmes types élaborés dans les services techniques des administrations. À partir des années 1970, la crise des vocations religieuses et l’effondrement des industries traditionnelles ont laissé à l’abandon, de nouveau, d’immenses propriétés. Cependant, il n’a plus été question, comme par le passé, de réapproprier ces édifices sans réflexions préalables sur la signification de l’opération projetée. Théoriciens de la réhabilitation architecturale³ et défenseurs des nouveaux patrimoines, les uns et les autres nourris des expériences antérieures britanniques et

1. Cette pratique est demeurée vivace jusqu’au siècle dernier, puisque les archives du Loiret, installées dans un ancien couvent des Minimes, incendiées en 1940, furent après la guerre réimplantées dans le même couvent, presque intégralement reconstruit ! Voir : Louis Monnier, « Les aménagements des nouvelles archives du Loiret », *Gazette des archives*, nouvelle série, n° 27, 1959, p. 21-31.

2. Voir : « Quelques visages de Janus : les archives comme institution bernard l’hermite », actes du colloque international Archives, archivistes et archivistique dans l’Europe du Nord-ouest du Moyen Âge à nos jours, organisé par le CHREN-O (Lille 3) et l’AAF, Roubaix, 2-4 décembre 2004, à paraître en 2006.

3. Voir parmi beaucoup d’autres et pour les derniers en date : Philippe Simon, *Architecture transformée. Réhabilitations et reconversions à Paris*, Paris, Éditions du pavillon de l’Arsenal, 1997, 134 p., et Kenneth Powel, *L’Architecture transformée. Réhabilitations, rénovations, réutilisations*, Paris, Seuil, 1999, 255 p.

américaines⁴, s’épaulèrent pour fonder leurs actions sur un discours cohérent⁵, bientôt diffusé⁶, exposé⁷, vulgarisé⁸. Il a conquis les écoles d’architecture et façonné le visage de la cité post-industrielle⁹. La transformation d’une usine désaffectée est un exercice imposé des études d’architecture, comme jadis la copie d’après l’antique. La ville se lit comme un palimpseste de sa géographie dépassée : voici à Roubaix un centre commercial, trois universités, un centre d’archives et un musée... il y avait là quatre usines, une poste et une piscine.

Quel sens donne-t-on à de telles opérations ? Et qui donne quel sens ? Que perd-on et que gagne-t-on à transformer ? L’exemple ici étudié, celui des anciens locaux de *L’Illustration*, à Bobigny, nous entraîne loin du Nord, cet eldorado des reconversions. Il est spécifique à plus d’un titre. En fait d’usine, c’est d’une imprimerie qu’il s’agit, célébrée en son temps comme la plus grande d’Europe, et, qui plus est, d’une imprimerie appartenant au périodique français le plus illustre, sensé au plus haut point illustrer le goût national. Pour banale qu’elle soit, l’histoire de la lente déchéance du site n’en est pas moins intéressante : l’environnement de l’usine se transforme, et cette mutation du contexte urbain, qui a fait de l’usine jadis excentrée un lieu aujourd’hui largement enclavé, est une des contraintes imposées aux architectes de la rénovation, au même titre que la structure ou la configuration initiale de l’édifice. Reste l’opération de réhabilitation elle-même : un projet en perpétuelle tension entre l’usine existante, pensée et exécutée d’un seul élan, et l’université imaginée, conçue et réalisée par à coups, tributaire de la lenteur des financements et de la constante mutation des besoins de l’institution. L’université lutte contre la friche, la grignote petit à petit. L’édifice semble aujourd’hui parvenu à une sorte de ligne de partage des eaux, prêt à basculer dans son nouveau destin. Pour le moment, il apparaît comme un étrange *janus bifrons*, encore Vulcain fourbu, déjà Minerve conquérante.

L’imprimerie exemplaire d’un journal modèle

L’Illustration change de cadre

4. En 1964 est fondé le *Journal of industrial archeology*, suivi en 1974 par *The association for industrial archeology*. Claudine Cartier, *L’Héritage industriel : un patrimoine*, CRDP – Franche-Comté, Besançon, 2002, 195 p., p. 8-9.

5. Il a notamment été transmis aux futurs architectes par les revues *Techniques et architecture* (n° 322, décembre 1978) et *Architecture d’Aujourd’hui* (n° 194, décembre 1977).

6. La DATAR a joué un rôle non négligeable pour la diffusion de ces réflexions hors du monde architectural : *La réhabilitation des friches industrielles*, DATAR, ministère de l’Aménagement du territoire et de la Reconversion, Paris, la documentation française, 1991, 145 p.

7. Voir par exemple : *Les cahiers de la réutilisation. Exposition : « Architectures de la réutilisation : un projet pour la ville »*, numéro spécial, mars 1985, n. p.

8. Ainsi : *Bâtiments anciens usages nouveaux. Regards sur la reconversion*, Paris, Ministère de l’environnement et du cadre de vie, Paris, 1980, 62 p. ... et son symétrique presque parfait : *Aménagements nouveaux pour bâtiments anciens*, Bordeaux, Chambre de commerce et d’industrie, 1981, 12 ff. dact.

De 1844 à 1933, *L’Illustration* est né et à vécu au cœur du quartier de la presse, celui aussi des banques et des spectacles, le Paris du XIX^e siècle. Les années qui suivent la Grande guerre voient le titre se développer. La part de la publicité devient plus importante, de nouveaux services, tels que les ateliers de reliure, sont établis pour aider à la diffusion de produits de circonstance (la collection de *L’Album de guerre*). En outre, la famille Baschet, plutôt que d’envisager une croissance par concentration horizontale (c’est à dire à rachetant d’autres journaux), privilégie la concentration verticale, afin de contrôler toutes les étapes de la fabrication du titre : initiée en 1924 avec le rachat de la fabrique de papier Lux à Fures-Tullins, poursuivie en 1925 par celui d’un atelier de photogravure, cette démarche aboutira en 1939 au contrôle de l’agence Keystone¹⁰.

Pour faire face à ces nouveaux besoins, on recherche d’abord de la place aux abords du siège historique de la rue Saint-Georges ; les numéros 1, 3 et 5 sont rachetés, ainsi que les 34 et 36 de la rue de Provence. Ces gains portent la superficie des installations à 5139 m². Malgré la surélévation des bâtiments de deux étages et le développement de l’usine du journal à Saint-Mandé, la place manque. Elle fait surtout défaut pour installer rationnellement les différents services et accueillir des équipements toujours plus lourds et volumineux : les quatre grandes machines Sheridan achetées en 1929, capables de brocher 3000 exemplaires à l’heure, mesurent chacune 28 m. de long¹¹. René Baschet confie à son fils une mission d’études pour visiter les imprimeries les plus modernes d’Allemagne et d’Amérique. Simultanément, commence la prospection pour un nouveau site que l’on veut proche de Paris, accessible par de grandes routes, voisin de lignes de chemin de fer et peu coûteux. Les 30 hectares de terrains maraîchers de la Vache à l’aise, sur la commune de Bobigny, répondent à ces critères. En mai 1930, le capital de la société est augmenté, passant de 4 à 6,75 millions de francs. On achète les terrains pour 8 millions ; l’opération globale de transfert, incluant la construction et le déménagement, en coûtera 44. En dépit de la crise économique, *L’Illustration* affiche en 1939 un bénéfice net de 3,24 millions de francs, avec un amortissement de 2,7 millions.

Achévé en 1933, le bâtiment balbynien est l’œuvre de Henri Hischmann, ingénieur de *L’Illustration*, Henri Tannière et René Lefèbre, ce dernier étant le chef du service des dessins du journal. Tous ont travaillé sous la direction du fils de René Baschet, Louis.

9. Les architectes associés Reichen et Robert sont les représentants les plus importants de cette école française de reconversion des sites industriels. On leur doit notamment des travaux pionniers aux filatures Le Blan (Lille) et Blin et Blin (Elbeuf), ainsi que la transformation de la chocolaterie de Noisiel en siège de la société Nestlé.

10. Jean-Noël Marchandiau, *L’Illustration (1843-1944). Vie et mort d’un journal*, Toulouse, Bibliothèque historique Privat, 1987, 344 p., p. 242.

11. Jean-Noël Marchandiau, *op. cit.*, p. 245.

Une réalisation grandiose

Tel qu’il apparaît sur les photographies aériennes contemporaines de son achèvement, le bâtiment se présente sur un terrain parfaitement plat, et dans un environnement peu construit : se devinent seulement au nord-ouest de l’usine les maisons de Drancy et de La Courneuve, non loin du croisement de la route venant de la capitale avec celle joignant Bondy à Saint-Denis. Deux voies conduisent au site. La première, partie du nord, aboutit à la façade latérale est de l’usine, qu’elle borde sur toute sa longueur ; la seconde, beaucoup plus large, est encore en travaux. Depuis le sud, elle conduit à un large rond-point, implanté devant le pavillon central de la façade principale et séparé de celle-ci par des parterres de jardins à la française¹². Est-ce là l’entrée d’une usine, ou celle d’un château ?

La physionomie de l’édifice, révélée par les planches du numéro spécial de juillet 1933¹³ et par les perspectives idéalisées de René Lefèbvre, ne lève pas complètement cette ambiguïté. Tour mise à part, c’est bien devant une adaptation moderne du grand style français que se trouve le visiteur. De plan rectangulaire, le bâtiment principal mesure 141 m. de long sur ses façades nord et sud, 90 de large sur les façades est et ouest. Haute de 64 m., un tour est implantée à l’angle sud-est, faisant saillie par rapport au plan de la façade principale. Très large, il comporte deux cours intérieures de même superficie, une seule étant couverte de sheds, qui demeurent invisibles de l’extérieur, l’autre laissée à ciel ouvert. En dépit de ces cours, les corps de bâtiment restent très massifs, capables d’accueillir les machines les plus volumineuses. Le dessin des façades nord et sud, surtout, témoigne de l’utilisation du vocabulaire classique. De part et d’autre d’un pavillon central de cinq travées, marqué par un ressaut accusé (au sud), se déploient de chaque côté sur douze travées deux longues ailes. Les élévations sont à trois niveaux : un rez-de-chaussée surélevé, un étage de même hauteur et un attique. La lourde corniche de ce dernier dissimule aux visiteurs les toits plats et les sheds de la cour. Aux grandes croisées des premiers niveaux correspondent dans l’attique des baies géminées. Rien de l’ossature en béton n’est visible : les murs extérieurs sont en brique rouge sombre de fabrication belge ; le soubassement, l’attique et les portes, avec leurs corniches et colonnes, sont blancs. Le souci manifeste de conférer au lieu grandeur et majesté, tout en affectant de rechercher des lignes simples, épurées, dépourvues d’ornementation, appelle la comparaison avec les grandes commandes publiques de l’Entre-deux-guerres, Palais de la Société des Nations par Nénot, à Genève, Palais de Chaillot par

12. Les dessins de René Lefèbvre montrent l’intérieur du rond point et le parterre situé juste devant le pavillon central traités en jet d’eau et en miroir d’eau.

13. *L’Illustration*, numéro spécial, 1^{er} juillet 1933, *passim*.

Azéma et Carlu à Paris, ou encore la nouvelle École Navale que Hermant édifie à la même époque non loin de Brest¹⁴.

Seule la tour de huit étages est porteuse de références plus explicites au monde des services ou de la presse : de section carrée, elle est coiffée dans sa partie sommitale d’un édicule de même plan, portant sur chaque face une horloge géante. Au-dessus, est juchée une petite rotonde aplatie surmontée d’un mat. À cette époque, pour les Européens, la tour évocatrice des gratte-ciel américains est *ipso facto* signe de nouveauté¹⁵. Dans ce cas précis, la forme générale pourrait rappeler certains des projets du concours du Chicago Herald Tribune en 1922, ceux de Howells et Hood ou Saarinen en particulier¹⁶. Le motif de l’horloge surmontant la tour renvoie clairement au modèle londonien de Big-Ben, mais d’autres cadrans monumentaux ornent les façades des journaux, comme celui de la façade du *Temps*, rue des Italiens, illustratif des rapports symboliques entre journalisme et actualité (entre autres informations, le journal donne l’heure à tous, mais il s’applique, simultanément, à vivre avec son temps et à imprimer sa marque au temps présent). C’est au pied de la tour que se trouve l’entrée principale, avec ses grilles dessinées par Subes, qui débouche sur un vaste vestibule à trois nefs et trois travées, recevant le jour d’est et ouest par de larges croisées, revêtu de marbre et rythmé de grands vases posés sur des piédestaux : le classicisme reprend ses droits.

Un équipement fonctionnel, un outil de promotion sensationnel

La tour, justement, combine en son sein espaces de prestige, lieux de travail et équipements fonctionnels : aux bureaux et salles de réunion des premiers niveaux succède, au sixième étage, un appartement pour le personnel assurant la garde. Au-dessus, derrière les horloges monumentales, se cachent deux réservoirs d’eau totalisant une capacité de 350 m³, alimentés par un forage en nappe profonde.

S’agissant du bâtiment principal, c’est le poids des équipements à implanter (et donc la plus ou moins grande capacité de résistance des sols) et le circuit de fabrication du journal qui ont guidé les concepteurs pour l’aménagement de l’espace intérieur. Au demeurant, la même trame architecturale s’impose à tous les niveaux : faite de murs et de dalles en béton armé soutenues par

14. Sur ce bâtiment colossal, injustement méconnu et trop tôt disparu, voir : Gabriel Morice, « L’École navale de Brest. Jacques Hermant et André Maurice, architectes », *L’Architecture*, 1938, p. 325-348, et Daniel Le Couédic, « L’École navale. Ultime avatar de la grande composition classique », *Les cahiers de l’Iroise. Société d’études de Brest et du Léon – Saint-Pierre-Quilbignon*, 40^e année, n° 157, janvier-mars 1993, 72 p., p. 47-51.

15. Rappelons le passage célèbre de la découverte de New-York par Bardamu : « Figurez-vous qu’elle était debout leur ville, absolument droite. New-York c’est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux même. Mais chez nous n’est ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s’allongent sur le paysage (...). Ça fait drôle forcément, une ville bâtie en raideur ». Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1988 (1^{re} édition, Denoël, 1932), 505 p., p. 184.

16. Eric Höweler, *Gratte-ciel contemporains*, Paris, Flammarion, 2003, 239 p., p. 12-13.

des piliers de même composition, reliés entre eux par des arcs segmentés. À l’intérieur de ces vastes volumes, on a pu implanter les cloisons en fonction des besoins, sans que les murs soient nécessairement porteurs. Le sous-sol accueille des garages et les ateliers d’héliogravure, qui ont besoin d’une température et d’une hygrométrie particulière. Le rez-de-chaussée, doté d’une capacité de résistance de 2 000 kg par m² accueille principalement le grand magasin de stockage du papier (pouvant contenir jusqu’à 3 000 tonnes) et les rotatives¹⁷. Dans les étages, faits de planchers d’une capacité de charge variable, comprise entre 1 200 et 4 000 kg par m², sont regroupées sur de vastes halls ouverts les machines du journal : 27 machines pour la typographie en noir, 7 pour la couleur, 7 machines offset pour les couvertures et 23 autres à deux tous pour les couleurs¹⁸. Au deuxième étage, enfin, se trouvent les équipements légers de conception du texte imprimé. L’éclairage comporte des diffuseurs partiels permettant de varier l’intensité lumineuse, le chauffage se fait par circulation d’eau chaude accélérée, et un ascenseur de type « pater noster », à mouvement continu, fait partie des autres équipements qui retiennent l’attention de la presse architecturale¹⁹. L’ensemble de la structure est conçu pour résister aux vibrations. L’avenir du site paraît assuré, grâce à l’importante réserve foncière ménagée autour du bâtiment : 200 000 m² ont été acquis pour la construction d’une cité ouvrière et « l’étendue du terrain est telle que celui-ci est susceptible de contenir tous les bâtiments dont le développement de *L’Illustration* pourrait exiger la construction dans l’avenir. Il ne s’est agi, pour le moment, que d’édifier une première tranche de construction correspondant au développement auquel peut prétendre *L’Illustration* pendant les années 1932 à 1937 »²⁰.

L’optimisme de cet article, particulièrement marqué dans sa conclusion (« L’ensemble de cette usine, de sa conception et de sa réalisation sont tout à fait remarquables »²¹), se retrouve dans le reste de la presse, y compris, et en premier lieu, dans les colonnes de *L’Illustration*, avec le numéro spécial du 1^{er} juillet 1933 : on y parle d’un édifice conçu « pour durer un siècle au moins » et on affiche sans complexe sa fierté nationale – même si cette dernière repose en fait sur un rattrapage par rapport aux réalisations germaniques ou américaines : « La France n’a plus rien à envier aux pays les plus avancés dans l’industrie de l’édition journalistique. Elle possède aujourd’hui l’instrument le plus complet et le plus perfectionné en cette grandiose usine »²². L’installation s’effectue en février 1933, l’inauguration officielle a lieu en juin de la même année. La présence du

17. « Imprimerie à Bobigny, (Seine) (1933) », *L’Architecte*, septembre 1933, p. 112-116.

18. Jean-Noël Marchandiau, *op. cit.*, p. 250.

19. Mayalène Guelton, « L’Imprimerie de *L’Illustration* de la construction à la réhabilitation », *Archéologie industrielle de la France*, n° 38, juin 2001, p. 54-66.

20. « Imprimerie à Bobigny, (Seine) (1933) », *L’Architecte*, septembre 1933, p. 112-116., p. 112.

21. « Imprimerie à Bobigny, (Seine) (1933) », *L’Architecte*, septembre 1933, p. 112-116., p. 116.

22. *L’Illustration*, numéro spécial, 1^{er} juillet 1933. Cité par Marc César, « Journées européennes du patrimoine en Seine-Saint-Denis. Site de *L’Illustration*, samedi 18 septembre 2004 ». IUT de Bobigny, septembre 2004, 6 p., p. 2. Disponible en ligne sur le site de l’IUT de Bobigny – Université Paris XIII.

ministre de l’Intérieur, du préfet de Police, des membres du conseil général et de nombreux parlementaires nationaux atteste du rayonnement et de l’influence de ce fleuron de la presse française. On salue dans les discours « un splendide acte de foi dans l’avenir »²³. Ce rayonnement prendra une forme très concrète, visible pour tous, avec la mise en fonctionnement de quatre grands projecteurs implantés au sommet de la tour, qui lui valent bientôt le nom de « phare de Bobigny »²⁴

Mort d’une usine, naissance d’une ruine

La lente disqualification du site

Ayant continué de paraître pendant la guerre sous la direction de Jacques de Lesdain, le journal est touché par l’épuration de la presse en 1945. Interdit, il est bientôt remplacé par *France Illustration*, qui cessera de paraître en 1957. Entre temps, un décret de grâce a permis la restitution de l’entreprise à la famille Baschet. Quant à l’imprimerie, elle continue de fonctionner pendant toute cette période, réalisant des livres d’art, des revues ou des catalogues. En 1964, afin de pouvoir réaliser d’importants investissements en matériel, intervient la fusion avec la SAPHO. Celle-ci n’empêche pas la fermeture de l’usine, effective en 1971 après d’importantes luttes syndicales.

Une société de transports, la SET, acquiert alors les lieux pour les transformer en entrepôt. Cette nouvelle affectation conduit à quelques transformations, telles que l’installation de quais de déchargement sur les façades nord et sud. La SET cesse ses activités dans les années quatre-vingt. Commence alors la période la plus difficile de la vie du site : totalement laissée en friche, l’usine se dégrade rapidement. En 1990, elle est pourtant rachetée par la ville de Bobigny, qui missionne la SIDEC pour la requalification des lieux, puis la revend à l’Université Paris XIII.

Les bouleversements du paysage

Pendant que l’usine perd petit à petit de sa superbe pour déchoir définitivement en carcasse industrielle, les abords se peuplent : usines et entrepôts, pavillons, puis encore cités et grands ensembles (le Pont de Pierre, les Courtillières). L’endroit reste pourtant mal desservi. Il souffre des carences qui affectent toutes les banlieues parisiennes (mais principalement les plus populaires) durant les Trente Glorieuses. Un développement anarchique du bâti, fait de

23. Jean-Noël Marchandiau, *op. cit.*, p. 252.

24. Karim Natri, « document ville de Bobigny, élaboré en septembre 2003 à l’occasion des journées du patrimoine pour fêter l’inauguration des horloges restaurées ». Cité par Marc César, « Journées européennes du patrimoine en Seine-Saint-Denis. Site de *L’Illustration*, samedi 18 septembre 2004 ». IUT de Bobigny, septembre 2004, 6 p., p. 2. Disponible en ligne sur le site de l’IUT de Bobigny – Université Paris XIII.

juxtaposition violentes d’ensembles hétéroclites, une absence totale de concertation dans l’aménagement du territoire, avec pour corollaire, dans les banlieues les plus deshéritées, l’insuffisance des infrastructures routières et des réseaux de transport en commun : tels en sont les traits majeurs, auxquels il faut ajouter une tendance à l’éclatement, au sein d’une même commune, des ensembles d’habitations, isolés les uns des autres par des *no man’s land* peu accueillants. Ce quartier de Bobigny reste très éloigné du centre urbain, où naît après la création de la Seine-Saint-Denis en 1967 une « nouvelle ville » administrative et commerciale. En revanche, il est tout proche de la grande cité des Courtilières, mais cette dernière demeure presque totalement coupée de sa commune de rattachement, Pantin, par l’enclave du fort d’Aubervilliers.

Échec à l’onction patrimoniale

Il peut paraître étonnant que, dans ces années 1970 et 1980, les défenseurs du patrimoine, associatifs ou institutionnels, n’aient pas porté une plus grande attention à ce vaste ensemble. La région parisienne accuse peut-être alors un certain retard sur le Nord, où les initiatives se multiplient. En 1979, Lise Grenier et Hans Wieser-Benedetti publient à propos de cette région leurs *Châteaux de l’industrie*, et le titre du livre²⁵ devient bientôt une expression toute faite et à tout faire pour qualifier n’importe quelle usine en ruine, si toutefois elle est pourvue d’une cheminée. En 1985, Un concours d’architecture désigne Alain Sarfati pour la transformation de l’ancienne usine Motte-Bossut, inscrite depuis quelques années à l’inventaire supplémentaire des Monuments historiques, en centre interrégional d’archives du monde du travail²⁶.

On a envisagé un temps la protection de l’imprimerie, mais sans succès, comme le révèlent les procès verbaux de la COREPHAE lors de la quelle a été examiné le cas de *L’Illustration*, en 1985²⁷. Seul l’historien de l’architecture François Loyer paraît avoir défendu le bâtiment en vue d’une protection : « Ce bâtiment est un point fort de la banlieue. Il devrait être inclus dans une série. Par ailleurs la légèreté de la structure a un intérêt spécifique ». Les propos de l’architecte des bâtiments de France sont déjà plus nuancés, qui concluent à « un certain intérêt par sa situation dans le paysage industriel de Seine-Saint-Denis, ainsi que par le traitement architectural et les

25. Lise Grenier et Hans Wieser-Benedetti, *Les châteaux de l’industrie – Recherches sur l’architecture de la région lilloise de 1830 à 1930*, Paris et Bruxelles, Archives d’architecture moderne – ministère de l’Environnement et du Cadre de vie, direction du Patrimoine, 1979, 382 p.

26. Sur cet édifice, voir en dernier lieu : Virginie Thiéry, « Du coton au carton, changement de production pour la filature Motte-Bossut : le Centre des archives du monde du travail, un défi architectural relevé par Alain Sarfati », *Livraisons d’histoire de l’architecture*, n° 10, 2^e semestre 2005, p. 105-120.

27. Nous n’avons pu consulter les archives de cette commission et citons ici les passages choisis par Mayalène Guelton : « L’Imprimerie de *L’Illustration* de la construction à la réhabilitation », *Archéologie industrielle de la France*, n° 38, juin 2001, p. 54-66.

détails de décoration des parties publiques »²⁸. On note encore plus de réticences chez l’inspecteur des monuments historiques : pour lui existe un « intérêt technique de la construction » et une valeur « de la grande façade de brique », mais on ne saurait protéger ce « contenant sans contenu ». L’avis plus tranché de l’architecte en chef des monuments historiques a-t-il été déterminant ? Selon lui « L’architecture étant particulièrement banale et sans caractère particulier, [l’usine] ne mérite pas cette distinction réservée à des œuvres contemporaines plus originales et plus caractéristiques »²⁹. On en reste là, ce n’est pas un monument historique.

Qu’en conclure ? Quelques vingt ans plus tard, la copieuse présentation rédigée pour les journées du patrimoine et disponible sur le site de l’Université Paris XIII présente bien l’imprimerie comme un « château industriel »³⁰. L’absence de reconnaissance officielle n’empêche pas l’appropriation patrimoniale du site, c’est acquis. Hasardons que si le lieu n’a pas bénéficié de la protection espérée c’est peut-être non à cause de la banalité supposée de son architecture, mais peut-être précisément en raison du caractère trop peu « industriel » de celle-ci...

De la friche à la ruche : dix ans de lutte, et après ?

Destiné dans le cadre du plan U 2000 à abriter plusieurs IUT de l’Université Paris XIII, le bâtiment est sauvé : un concours lancé pour la réhabilitation rassemble en septembre 1995 80 projets, parmi lesquels celui de Borja Huidobro et Paul Chemetov. Le ministère des Finances de Bercy a moins de dix ans, et la transformation de la grande galerie de l’évolution du Muséum vient juste de s’achever³¹. Les travaux débutent en 1998. Le chantier, relancé avec le programme U3M, se poursuit en 2005-2006 avec l’implantation de nouvelles formations.

Un cadre urbain difficile

Un des objectifs des programmes de constructions universitaires U 2000 et U3M est de favoriser le retour des universités dans le cœur des villes, accompagnant ainsi un mouvement déjà perceptible dans les années 1980 (par exemple à l’Université d’Amiens dans le quartier Saint-Leu). Nombre de friches industrielles transformées en universités l’ont été dans des zones urbaines au tissu social profondément renouvelé, ou dans des secteurs au sein desquels la friche concernée formait un ensemble isolé. Il en va ainsi de la manufactures des tabacs de Toulouse, désormais

28. Mayalène Guelton , *op. cit.*, p. 66.

29. Mayalène Guelton , *op. cit.*, p. 60.

30. Marc César, « Journées européennes du patrimoine en Seine-Saint-Denis. Site de *L’Illustration*, samedi 18 septembre 2004 ». IUT de Bobigny, septembre 2004, 6 p. p. 1. Disponible en ligne sur le site de l’IUT de Bobigny – Université Paris XIII.

31. Cette réalisation témoigne de la capacité de l’équipe à intervenir sur les bâtiments anciens. Dominique Bezombes (dir.), *La grande galerie du Muséum d’histoire naturelle : conserver c’est transformer*, Paris, Le moniteur, 1994, 165 p.

vouée aux études de Droit, qui se trouve dans le quartier résidentiel du canal de Brienne. Dans le XIII^e arrondissement de Paris, les grands moulins de Tolbiac destinés à recevoir l’Université Paris VII – Denis Diderot bénéficient de l’ampleur du schéma d’aménagement de la ZAC Rive gauche, non loin de l’avenue de France. Quant aux réhabilitations roubaisiennes, elles s’insèrent dans un tissu urbain certes industriel, mais voisin du centre de la ville. Il arrive encore, comme à Roubaix ou aux abords de l’Université Lille II (implantée dans une ancienne filature et spécialisée dans les études juridiques), que l’implantation de l’université soit un des moteurs de la transformation du quartier. Rien de tel à Bobigny, où l’imprimerie se dresse au cœur d’une zone peu accueillante, loin de tout centre ville. Au nord, c’est l’usine Montevrain, au nord-est l’Hôpital Avicenne et ses annexes, au sud, le cimetière parisien de Pantin-Bobigny, et à l’ouest, un grand ensemble hétéroclite³². Le site apparaît très enclavé³³. Une des intentions énoncées par le maître d’œuvre est donc de faciliter la circulation de part et d’autre de l’imprimerie, en traçant ou en aménageant de nouvelles voies. Mais ce souhait se heurte à la volonté de l’université de sécuriser les lieux, matérialisée par la pose d’une clôture tout autour de la parcelle³⁴.

Il ne s’agit que d’une des tensions inhérentes à l’opération de réhabilitation, parmi beaucoup d’autres.

Projet d’architecture vs hésitations administratives

Lorsque débute l’opération en 1993, l’Université dispose de la moitié des bâtiments, le reste étant toujours géré par la SIDEC. Il faut donc travailler sur la moitié de la friche, ce qui crée nombre de contraintes. La première tranche des travaux prévoit l’implantation des IUT « carrières sociales » et « gestion des entreprises et administrations ». Elle est réalisée en deux phases (1998 et 2000) et concerne le quart sud-est de l’édifice, à l’exception notable de la tour. La troisième a pour cadre l’ancienne chaufferie, transformée en gymnase pour le département de S.T.A.P.S. (éducation physique). On revient au bâtiment principal dans la phase IV, mais seuls les niveaux supérieurs de l’aile nord sont concernés : il s’agit en fait d’une construction neuve, les anciens locaux ayant été incendiés à cet endroit. En revanche, le rez-de-chaussée de l’aile nord demeure toujours pour partie en friche. Il devrait faire l’objet de la phase VI, avec l’aménagement de la bibliothèque, qui sera confiée à une autre équipe

32. Demande de permis de construire. Bâtiment de *L’Illustration*. Note architecturale. Document C+H+, février 2003.

33. En conséquence, beaucoup d’étudiants viennent en voiture, ce qui contribue à l’encombrement des abords non aménagés. Entretien avec Laurent Boudrillet, C+ H+, 20 février 2006.

34. « La question de l’ouverture du campus pose le problème du contrôle des accès et de la stratégie pour assurer la sécurisation du campus. L’ouverture et la sécurisation du campus sont deux concepts contradictoires ». Demande de permis de construire. Bâtiment de *L’Illustration*. Note architecturale. Document C+H+, février 2003.

d’architectes. En revanche, la phase V (rez-de-chaussée de l’aile nord et aile ouest), doit revenir à C+ H+.³⁵

La phase VII était prévue à partir de 2005³⁶, mais à ce jour, seule la phase IV est achevée. Plusieurs retards dans les financements et certaines modifications de programme dans le choix des affectations universitaires ont retardé le bon avancement des travaux. Avantageux sur bien des points, le contrat de plan État-Région peut également causer de retards dans d’autres. Les conséquences pour les architectes ne sont pas négligeables : même si un plan d’ensemble d’aménagement existe, ils sont contraints de travailler avec une visibilité réduite.

Bonneurs et frustrations de la réhabilitation

Deux éléments déjà évoqués de la structure et de la composition de l’édifice créaient des contraintes sévères pour le maître d’œuvre : la trame de poteaux en béton et l’épaisseur des corps de bâtiment. L’une et l’autre ont été judicieusement employées pour créer des espaces de déambulation complexes et chaleureux, qui permettent aux étudiants de vivre dans une sorte de « campus intérieur », alors même que l’environnement extérieur est peu attrayant. La plus belle réussite est sans aucun doute la longue rue intérieure de la partie réhabilitée de l’aile nord. Grâce à une hauteur sous plafond de 5,5 m. ont été aménagés deux niveaux de circulations, un large couloir au revêtement d’un rouge scintillant au rez-de-chaussée et une combinaison de galeries et de passerelles (qui desservent de petites salles) dans la mezzanine. De même, au premier étage de l’aile nord, cette grande largeur a été utilisée pour implanter aux deux extrémités des équipements particulièrement vastes : le plus grand amphithéâtre du site, le grand gymnase des S.T.A.P.S. La partie centrale d’aile est elle faite de deux séries de salles de cours (sur les côtés) et de quatre vestiaires (aveugles) au centre. La partie sud-est de l’édifice, qui abrite le grand hall de l’IUT, présente également une volumétrie intérieure complexe, faite d’escaliers, de passerelles et de balcons. Certains communiquent avec l’amphithéâtre et la petite bibliothèque qui occupent le centre de la cour encore partiellement couverte de sheds. Partout ces superstructures sont réalisées en bois et acier, ce qui facilite l’ancrage dans le béton d’origine³⁷.

De manière générale, conserver les volumes existants a permis de créer une qualité de vie qu’il aurait été difficile d’obtenir dans un bâtiment neuf, soumis à des ratios d’occupation des sols très contraignants³⁸. L’opération se distingue également par ses avantages économiques, puisque le coût HON par m² s’élève à 5 500 francs (chiffres de 1999), quand l’équivalent neuf approcherait

35. Demande de permis de construire. Bâtiment de *L’Illustration*. Note architecturale. Document C+H+, février 2003.

36 . Elle doit concerner la partie non encore rénovée de l’aile sud et le corps de bâtiment situé entre les deux cours.

37. « Comment redonner vie à l’architecture industrielle ? 2 – L’immeuble de *L’Illustration* à Bobigny. Entretien avec Laurent Boudrillet ». *La lettre de la SIDECA*, p. 4-5. Document non référencé, communiqué par C+ H+.

les 8 000 francs³⁹. En revanche, les architectes doivent également affronter des problèmes spécifiques à cet édifice. La mauvaise qualité du béton est le principal, et le plus constant. Mais c’est la réhabilitation de la tour qui pose le plus de difficultés. Les financements manquent actuellement pour sa restauration : de ce fait, malgré la remise en marche de deux horloges et l’apposition du nom de l’université sur les deux autres faces, l’élément le plus emblématique de l’édifice se dresse toujours comme une carcasse vide, fenêtres béantes. Il est prévu d’y installer une résidence de chercheurs, d’où la recherche de financements spéciaux auprès du CROUS. Ce dernier juge cependant que la capacité d’accueil (estimée à 60 lits au maximum, compte tenu des règles de sécurité propres aux édifices de grande hauteur) est insuffisante pour assurer la rentabilité de l’opération : il faudrait donc la compléter par une résidence dans un bâtiment à construire, ce qui aurait un coût supplémentaire pour le maître d’ouvrage...⁴⁰

Comment s’approprier un tel lieu ?

Le succès mitigé de l’opération conduite sur la tour - certes redevenue une ponctuation majeure signifiante du paysage balbynien, mais toujours partiellement ruinée - témoigne des vicissitudes rencontrées par les usagers et les architectes pour redonner vie au site. Comment utilise-t-on le passé industriel de l’édifice pour renforcer l’identité de la nouvelle institution ?

La qualité d’usine *lettrée* de L’Illustration a sans doute joué dans certains choix, comme celui de dénommer officiellement le bâtiment du nom du journal : un panneau suspendu au-dessus de l’entrée orientale en informe le visiteur⁴¹. Quant au site internet de l’Université Paris XIII, il compte deux rubriques consacrées à l’histoire de l’endroit : un dossier réalisé par Marc César à l’occasion des journées européennes du patrimoine et mis en ligne, mais aussi un site dit « *L’Illustration à Bobigny* », conçu par les étudiants de la filière communication et entièrement dédié à l’histoire du journal et du lieu⁴².

Il n’est pas toujours possible, loin s’en faut, d’établir un rapport signifiant entre l’ancienne et la nouvelle fonction d’un édifice et de compenser ainsi les bouleversements visibles dans l’architecture par la restauration d’une continuité de sens. Le CAMT de Roubaix, déjà évoqué est un exemple de transfert symbolique presque parfait, passant de la production industrielle à sa

38. Entretien avec Laurent Boudrillet, C+ H+, 20 février 2006.

39. Manuel Delluc, « Bobigny. L’université sauve les bâtiments de *L’Illustration* », *Le moniteur*, 27 août 1999, n° 4996, p. 22-23, p. 23.

40. Entretien avec Laurent Boudrillet, C+ H+, 20 février 2006.

41. De même, bien qu’aucune procédure au titre du 1 % n’ait encore été lancée, faute de crédits, il pourrait être envisagé qu’elle porte sur la signalétique, activité éminemment typographique. Entretien avec Laurent Boudrillet, C+ H+, 20 février 2006.

42. <http://journalillustration.free.fr/> . « nous vous invitons à remonter le temps au travers de photos d’époque, et de textes pour revivre le défi technologique que constitua la naissance de l’imprimerie du journal *L’Illustration à Bobigny* ». L’emphase des discours de 1933 paraît retrouver vie dans cette évocation.

mémoire. L’abbaye d’Ardenne, nouveau siège de l’IMEC, peut se prévaloir de références littéraires illustres, de Rabelais et Ecco, pour incarner l’abbaye des lettres réservée aux nouveaux clercs. De manière moins évidente, Mayalène Guelton cite l’enthousiasme d’un universitaire devant le projet d’installation de Paris VII dans les anciens grands moulins : « s’installer dans une ancienne maison à pain, quel symbole ! c’est reconnaître que les nourritures du corps et de l’esprit sont indissociables »⁴³. Parfois, c’est l’écriture de l’histoire du lieu qui aide à tracer un trait d’union avec la nouvelle fonction culturelle des bâtiments⁴⁴. Ailleurs, il faut faire avec moins encore⁴⁵.

Le plus souhaitable serait sans doute de pouvoir ancrer le passé dans l’architecture de l’usine réhabilitée. Cela est envisagé. Une « maison de l’illustration », espace dédié à la pédagogie de cette technique, devrait être implantée à la charnière des deux axes principaux de circulation du bâtiment, lorsque celui-ci sera entièrement rénové⁴⁶. En attendant, l’imprimerie morte subsiste, comme une présence insistante, contraignante, visible dans sa décrépitude de l’autre côté de la cour alors même qu’on marche dans un couloir neuf et lumineux. Murs taggués, huisseries calcinées, fenêtres obstruées, à dix mètres des amphithéâtres et des gymnases. L’appropriation reste un combat.

Le paradoxe des formes

À l’usine palatiale a succédé l’université en chantier. Ce n’est pas le moindre paradoxe du site.

Lors de l’achèvement du bâtiment, en 1933, il semble que les critiques d’architecture, à commencer par ceux de *L’Architecte*, aient plus insisté sur les qualités techniques de l’édifice que sur son esthétique. Et pour cause : étai-ce bien là une usine ? À propos de la petite annexe abritant la force motrice de l’imprimerie, Henri Hischmann évoquait « ses proportions harmonieuses, ses hautes piles en brique et ses larges fenêtres (...) [qui] font penser, malgré leurs lignes modernes à celles du grand Trianon de Versailles »⁴⁷. Voici un « malgré » qui en dit long sur les intentions des concepteurs du lieu en matière d’architecture industrielle. Quant à la référence à Versailles et au grand Trianon, elle est encore plus explicite : quelques vingt ans après l’usine d’embauchoirs Fagus de Gropius et la Halle des turbines de Behrens, elle constitue un aveu

43. Mayalène Guelton : « L’Imprimerie de *L’Illustration* de la construction à la réhabilitation », *Archéologie industrielle de la France*, n° 38, juin 2001, p. 54-65.

44. Dans le cas, pourtant peu délicat, de l’ancienne manufacture des tabacs de Marseille, un livre publié par les archives de Marseille, nouvelles occupantes du site, joue ce rôle : *10, rue bleue, histoire et reconversion d’une manufacture des tabacs*, Éditions Parenthèses – archives municipales de Marseille, 2003, 124 p., p. 105-116.

45. Le musée d’art et d’industrie de Roubaix, dit « La piscine », met en avant que l’ancienne piscine était l’un des rares lieux de mixité sociale de la ville, et que cette fonction incombe désormais au musée...

46. Entretien avec Laurent Boudrillet, C+ H+, 20 février 2006.

47. Cité dans : <http://journalillustration.free.fr/edifice.htm>

d’attachement aux canons classiques, norme vis à vis desquels la modernité, forcément tempérée, ne peut être que tolérée⁴⁸. Le modèle serait donc bien le palais. Un palais classique, largement aménagé et doté des équipements les plus modernes : la forme architecturale ne contredit pas les lignes éditoriales et graphiques du journal, elles-mêmes fort classiques. À *L’Illustration* l’avant garde ne pouvait être que technique, certainement pas stylistique.

Voilà donc une imprimerie installée dans un palais beaucoup plus luxueux que bien des équipements universitaires de son époque. Cette affinité de forme aurait pu faciliter, quelques soixante ans plus tard, le travail des architectes chargés de la réhabilitation. La tour elle-même, si elle n’est pas un motif courant dans l’architecture universitaire, peut se prévaloir d’un précédent illustre : la cathédrale du savoir de l’université de Pittsburgh⁴⁹. Il n’en a rien été, pour des raisons indépendantes de l’architecture. L’histoire a joué son rôle : la friche a remplacé l’usine, et elle continue d’imprimer son image à tout le site. Et la géographie le sien : le désir de créer un campus se heurte au morcellement des espaces, entre terrains vagues, parkings et préfabriqués. Si les premiers succès sont déjà visibles, l’université de Bobigny n’en demeure pas moins un pari en cours⁵⁰.

Christian HOTTIN

Chef de la mission Ethnologie (DAPA – Ministère de la Culture)

Doctorant à l’EPHE

Christian.hottin@culture.gouv.fr

Une version remaniée et illustrée de ce texte a été publiée dans :

« *Work in progress* : de l’imprimerie de *L’Illustration* à l’IUT Paris XIII », *Livraisons d’histoire de l’architecture*, n° 11, 1^{er} semestre 2006, p. 63-81.

48. La région parisienne n’a pas l’apanage du conservatisme en matière d’architecture industrielle. A l’époque des réalisations audacieuses de Behrens et Gropius, les industriels de Nord et leurs architectes affectionnaient toujours les formes issues de l’architecture vernaculaire ou du Moyen Âge réinterprété. Voir : Jacqueline Grislain et Martine Le Blan, « L’Art de bâtir chez les Roubaisiens, la filature Motte-Bossut (1853-1985) », *Revue du Nord*, tome LXVII, n° 265, avril-juin 1985, p. 485-515.

49. La tour universitaire la plus célèbre de France, celle de Jussieu, ne fait guère partie des références dont un architecte contemporain aimerait se réclamer. Il y a là quelque injustice, et espérons qu’après des années d’ingratitude (voir en dernier lieu l’article du *Canard enchaîné* du 27 avril 2000 révélant le rapport de l’Inspection des finances qui préconise la destruction de la tour), elle retrouvera sur le campus la place signifiante qu’Albert avait voulue pour elle.

50. Je tiens à remercier Laurent Boudrillet, de l’agence C+ H+ pour son aide et ses conseils lors de la préparation de ce texte.